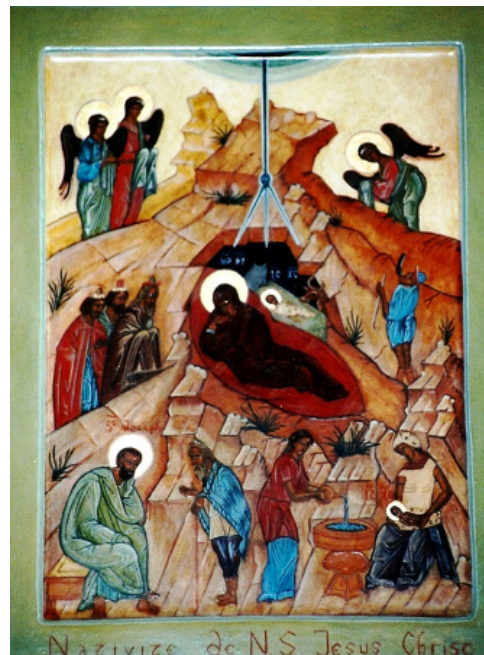




Comme tous les ans, nous fêtons la Nativité de notre Seigneur, ce grand mystère de l'Incarnation. « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous » (Jn1, 14). Tout ce mystère est célébré dans l'anaphore de la liturgie de saint Basile. « [...] Bien qu'étant d'avant les siècles, Il est apparu sur terre et a vécu parmi les hommes, Il a pris chair de la Vierge sainte, Il s'est anéanti Lui-même en prenant la forme d'un serviteur, se conformant à notre corps de faiblesse pour nous rendre conformes à l'image de sa gloire. En effet, lorsque, par l'homme le péché fut entré dans le monde, et, par le péché, la mort, il plut à Celui qui est dans ton sein, à Toi, Dieu et Père, ton Fils unique né d'une femme, la sainte Mère de Dieu et toujours vierge Marie, et né sous la loi, de condamner le péché dans sa propre chair, pour que ceux qui étaient morts en Adam retrouvent la vie en Lui, ton Christ. » Lorsque nous célébrons la liturgie de saint Basile lors de la paramonie ou de la fête de Noël, ce texte prend un reflet différent. L'œuvre de salut par la mort et la résurrection du Christ, que nous célébrons dans la liturgie, reçoit ici toute son ampleur avec l'intégration du mystère de l'Incarnation dans cette œuvre de Rédemption. Mais elle donne aussi une dimension plus riche à cette fête de Noël, qui est déjà une fête du salut apporté par ce petit enfant, né d'une femme comme nous (les autres ?) pour prendre toute notre nature humaine. Cette nature humaine participe à l'économie du salut, d'une part par tous les pères de la généalogie que nous célébrons le dimanche avant Noël. D'autre part, comme le dit encore la liturgie de saint Basile : « Tu as visité l'œuvre de tes mains de diverses façons dans la profondeur de ta miséricorde. Tu as envoyé les prophètes, Tu as fait des prodiges par tes saints qui, à chaque génération, Te furent agréables ; Tu nous as parlé par la bouche de tes serviteurs les prophètes, pour nous annoncer le salut à venir. » Ce sont les ancêtres que nous célébrons le deuxième dimanche avant Noël. À la suite de cette longue liste de personnes, vient l'événement de la Nativité, de la Théophanie, de la mort et de la Résurrection du Christ, l'Ascension au Ciel et la Pentecôte. Après cela, commence une nouvelle liste de personnes à nouveau citée dans la liturgie : « Et nous tous qui participons à ce seul Pain et à cet unique Calice, unis-nous les uns aux autres dans la communion à l'unique Esprit Saint et fais qu'aucun de nous ne participe, pour son jugement ou sa condamnation, au saint Corps et au Sang précieux de ton Christ, mais que nous trouvions miséricorde et grâce avec tous les saints qui depuis le commencement des siècles Te furent agréables : les ancêtres, les pères, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les prédicateurs, les évangélistes, les martyrs, les confesseurs, les docteurs et avec tout esprit juste accompli dans la foi. » La suite, c'est chacun de nous qui communions à ce seul Pain et à cette unique Calice, qui sommes appelés à devenir les coopérateurs du Christ dans cette œuvre de salut. Cette lourde tâche, nous ne pouvons la remplir que par la participation régulière et préparée à l'Eucharistie. Pour reprendre une autre image liée à Noël et à la liturgie, à la fin de la proscomidie, au moment où le prêtre met l'astérisque au-dessus de l'agneau, il dit : « Et l'étoile vint se placer au-dessus de l'endroit où était l'Enfant », nous appelant, à l'imitation des mages, à nous mettre en route et à suivre la direction indiquée par l'étoile, l'unique nécessaire, l'Agneau de Dieu, pour participer au seul Pain et à l'unique Calice.

Archiprêtre Serge



Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qu'Il aime !

Si nous sommes de véritables bergers et veillons sur nos propres troupeaux, c'est à nous que s'adresse la voix des anges qui nous annonce cette grande joie.

Levons donc nos yeux vers l'armée céleste, contemplons le chœur des anges, écoutons leurs hymnes divins. Que chantent-ils en leur joie ? « Gloire à Dieu au plus haut des cieux. » Pourquoi la voix des anges glorifie-t-elle la divinité qu'ils contemplent dans les hauteurs ? Parce que, ajoutent-ils, la « paix est sur la terre ». Les anges frémissent d'allégresse à ce spectacle : la paix est sur la terre !

La terre, qui hier encore n'était qu'objet de malédiction, désert d'épines et de ronces, théâtre de guerre, exil de condamnés, voici qu'elle reçoit la paix ! Ô merveille ! La vérité est sortie de la terre et la justice se penche du ciel.

Tel est le fruit qu'a donné la terre des hommes ! Et ce bonheur récompense la volonté bonne qui règne chez les hommes. Dieu se mêle à la nature humaine, afin d'élever l'humanité à la hauteur de Dieu.

Grégoire de Nysse
Homélie pour la naissance du Sauveur
(d'après une traduction de France Quéré,
Le mystère de Noël, Paris 1963, p. 165)



L'année 2010 a marqué le 50^e anniversaire de la mort de l'archimandrite Cyprien (Kern) (1899-1960), qui fut professeur à l'Institut Saint-Serge de 1936 à 1960 en théologie pastorale, théologie liturgique et patrologie. Il fut à l'origine des Semaines Liturgiques de l'Institut Saint-Serge (La photo ci-contre représente le Métropolite Vladimir (Tikhonicky) et l'archimandrite Cyprien lors de la 5^e Semaine Liturgique en juillet 1958).

Parmi les ouvrages du père Cyprien, on peut citer : *Les Fleurs de prières*, *L'Eucharistie*, *L'Anthropologie de saint*

Grégoire Palamas, *la Théologie pastorale*, *la Patrologie*, *L'Âge d'or de la littérature patristique*. Malheureusement aucun d'entre n'a encore été traduit en français, certains le sont en anglais.

Le père Alexandre Schmemmann disait de lui : « Père Cyprien a été un excellent professeur. La particularité de ses cours consistait dans le fait qu'il savait communiquer à ses auditeurs l'amour de ce qu'il enseignait. Les cours des autres professeurs pouvaient être plus instructifs, plus intéressants dans le sens de la problématique, plus significatifs sur le sujet. Mais personne ne pouvait inspirer comme le père Cyprien, séduire sur le chemin non seulement de la cognition mentale, mais aussi de l'amour. Il exerçait une influence irrésistible sur les jeunes âmes, en particulier lors de ses cours de liturgique. Pour beaucoup, le service liturgique est devenu grâce à lui une réalité substantielle et souhaitée. Son cours était toujours une homélie, ce qu'il devrait être d'ailleurs par son essence. Il appelait, avec une conviction qu'il savait communiquer, non seulement à "comprendre", mais aussi à entrer dans la réalité dont il a témoigné. » « Je suis convaincu, et cette conviction se fonde sur les cinq années durant lesquelles j'ai célébré avec lui, que la seule véritable joie dans sa vie provenait de la célébration des offices et de l'Eucharistie, des profondeurs mystiques de la Semaine Sainte, de Pâques, des fêtes. C'est dans ces moments-là que s'exprimait son amour inaltérable pour l'Église, à laquelle il s'était consacré tout entier. »

L'écrivain Boris Zaïtseff fut l'un de ses amis les plus proches, ainsi qu'en témoigne le récit qui suit.

- Un moine souhaite vous voir.

Je descendis dans le hall de l'hôtel de Belgrade dans lequel à l'automne 1928, à l'occasion d'un congrès littéraire, s'étaient rassemblés tous les écrivains russes de l'émigration.

Je fus accueilli par un jeune moine, grand, mince, de grands yeux magnifiques, des mains élégantes. Dans sa main il tenait un livre.

- Cyprien Kern, se présenta-t-il. – Pardonnez-moi de vous déranger, mais je souhaitais vous voir pour une affaire.

Il me plut tout de suite. Par sa beauté et son élégance, la délicatesse tout particulière de sa silhouette et de sa façon d'être. De ses longs doigts il me tendit son livre « *Fleurs de prières* », avec une dédicace pour moi et une signature « Archimandrite Cyprien ». C'était un recueil d'articles sur la théologie liturgique.

Tout jeune encore, et déjà archimandrite. Nous engageâmes la conversation. Dès l'abord, il devint clair qu'il n'était pas seulement archimandrite, mais aussi amateur de littérature et d'art en général. Tout cela coïncidait tout à fait avec son personnage, son magnifique regard, ses longs doigts délicats. De notre entretien il ressortait clairement qu'il souhaitait se rendre à Paris à l'Institut

de Théologie, à la source même des études théologiques russes (le père Serge Boulgakov était alors encore là).

Cette première rencontre fut brève, plus tard la vie nous a rapprochés. Le Métropolite Euloge le fit venir à Paris, où il devint recteur de l'église de la rue Lourmel, tout en enseignant à l'Institut Saint-Serge.

Rue Lourmel, nous nous rencontrions aussi bien à l'église que chez mère Marie. Je le présentais à ma femme, et il devint un visiteur régulier chez nous. Très vite il devint notre père spirituel et un ami très proche et très cher.

Il était alors plein de vigueur, enclin tout aussi bien à une profonde mélancolie qu'à des périodes de grande exaltation.

Je me souviens de matines pascales rue Lourmel. Le père Cyprien célébrait dans une sorte d'extase et d'illumination. Lui dont la démarche était toujours légère, ce jour-là sa figure haute et mince, revêtue d'un vêtement liturgique éclatant de blancheur dans la lumière dorée, semblait flotter dans l'église, comme aérienne. Ses yeux étincelaient, il rayonnait de joie. Ce souvenir m'est resté comme la représentation d'un autre monde étincelant de lumière. La liturgie qui suivit les matines se termina à 3h30. Nous n'avions jamais vécu une nuit de Pâques pareille à celle-là – nous sommes rentrés à la maison à l'aube, mais nous ne ressentions aucune fatigue : légèreté, joie.

C'était une nature complexe et profonde. Un caractère difficile, contradictoire, capable de coups d'éclat imprévisibles. Il passait de la plus grande exaltation à la mélancolie et à l'angoisse. Intransigeant, parfois jusqu'à l'intolérance. Un sens aigu de la beauté et une aversion pour le moyen terme. Un mystique, un solitaire, une mentalité d'artiste, un goût infallible d'une grande distinction. Il aimait particulièrement les solitaires, les incompris, les sous-estimés. Constantin Leontiev et Léon Bloy étaient ses préférés. Et la science, les livres !



P. Cyprien, Boris et Vera Zaïtseff

Très vite il déménagea de chez mère Marie (tout le contraire de lui) à l'Institut Saint-Serge. Il donnait des cours de patrologie, et collectionnait les livres. Sa chambre sentait l'encens, sur les murs étaient suspendus les portraits d'Alexandre 1^{er}, du métropolite Philarète, de Constantin Leontiev. Une icône très ancienne, des veilleuses, les murs couverts de livres, la verdure des châtaigniers derrière la fenêtre. L'impression d'être dans la cellule d'un moine et d'un savant. Dans la cuisine adjacente il préparait pour les invités du café turc, extrêmement fort.

Il fut affecté dans une paroisse à Clamart, à près de 12 kilomètres de l'Institut. Mais rien ne pouvait l'arrêter, quand il s'agissait de célébrer la liturgie, de confesser, de communier. La petite église de Clamart sentant l'encens et le bois sec, toute simple, mais si élégante, imprégnée de prières, entourée de verdure au milieu de la propriété des Troubetzkoï – c'est là que le père Cyprien fit son



nid. On l'aimait, on le vénérât, c'est là, je pense, qu'il se sentait véritablement « chez lui », et pour Clamart il ne ménageait pas sa peine. A l'Institut Saint-Serge il enseignait, il écrivait de savants ouvrages (son œuvre immense de *l'Anthropologie de saint Grégoire Palamas*, qui lui valut de recevoir la croix bleue de docteur ès théologie, *L'Eucharistie*, etc.), mais c'est à Clamart qu'il célébrait, qu'il confessait, qu'il communiait.

Durant l'été 1944, le métro de Paris ne roulait pas. Mais le père Cyprien n'était pas homme à se laisser arrêter par cet obstacle. Il faisait à pied le trajet entre l'Institut Saint-Serge et Clamart. Nous étions alors provisoirement installés rue Saint-Lambert, dans le 15^e arrondissement. Le samedi, le voyageur faisait escale chez nous, ma femme le nourrissait, puis il repartait; le soir il célébrait la vigile à Clamart, y passait la nuit, le matin il célébrait la liturgie, puis il repartait par le même chemin pour l'Institut Saint-Serge.

[...]

Au sein de notre petit cercle d'amis, nous appelions le père Cyprien tout simplement « Abba ». Bien entendu, notre « abba » était d'humeur très changeante, passant de l'exaltation à l'humeur la plus sombre et à la mélancolie. Alors il se taisait, et il était impossible d'en tirer quoi que ce soit.

Durant la guerre, nous avons passé ensemble deux étés à Bussy-en-Othe (Yonne), dans la propriété de feu le professeur Éliachevitch, dans une belle maison à deux étages entourée d'un jardin fruitier, à l'orée d'une immense forêt (en mémoire de sa femme décédée Faïna Ossipovna, le professeur Basile Éliachevitch fit plus tard don de la maison et de la propriété à des moniales russes.)

[...]

A Bussy nous vivions tranquillement et librement. Derrière la chambre du père Cyprien, il y avait une petite chapelle où il célébrait comme à l'église, tandis que je servais; ces offices sont restés gravés dans ma mémoire – toute la petite population de la maison y assistait.

[...]

Je pense que de toute l'œuvre de l'Église, c'était la célébration des offices qui lui importait le plus. Si on l'avait privé de la liturgie, il aurait immédiatement dépéri. La liturgie le soutenait, l'inspirait: c'était pour lui le principal fil conducteur vers le monde d'en-haut, quant à notre monde si quotidien dans sa tri dimension, il en avait une triste vision. Entre nous, nous l'appelions pour rire le « président de la société des pessimistes ». De fait, il avait du mal à supporter la vie extérieure – vraisemblablement son sens de l'esthétique et son originalité solitaire n'y étaient pas pour rien.

C'était un confesseur très miséricordieux. Il s'apitoyait toujours sur les pécheurs, il était toujours de leur côté. Durant les confessions, il parlait beaucoup, avec une grande profondeur et une grande bonté. Quelquefois ces yeux s'élargissaient, s'illuminaient, brillaient d'un charme immense: c'était le signe d'une émotion spirituelle forte et joyeuse. (Mais quand dans la vie de tous les jours il s'énervait, ce qui arrivait souvent quand il était témoin

de quelque chose de trivial, ces mêmes yeux devenaient froids et maussades.) « Il n'était pas des plus faciles, mais c'était quelqu'un d'entier et d'authentique », - c'est ainsi que le décrivait récemment l'un de ses proches, ajoutant: « Je comprends maintenant que je l'aimais plus que je ne pouvais l'imaginer ». Je cite ces paroles car je les trouve justes et appropriées.

Je me trompe peut-être, mais je pense que sa façon habituelle de célébrer était plus musicale et froide, qu'empreinte d'émotion (ou alors l'émotion était bien cachée). Il n'y avait qu'un seul office, celui de la Vénération de l'Épithaphion durant lequel il ne pouvait pas, ou ne voulait pas, celer son émotion.

Pendant des années, j'ai eu la joie d'assister à l'office de la vénération de l'Épithaphion le Vendredi Saint à Clamart, de me trouver dans le sanctuaire aux côtés des autres porteurs de l'Épithaphion, et de voir ainsi de près le père Cyprien tandis qu'il priait, qu'il oignait avec dévotion l'Épithaphion, qu'il faisait ses métanies en rythme, avec légèreté, puis qu'il élevait l'épithaphion au-dessus de sa tête. Ensuite, quatre d'entre nous prenaient chacun un des coins de l'Épithaphion, et nous sortions avec précaution dans l'église par la porte latérale. Toute l'église resplendissait de cierges, tout le monde, adultes et petits enfants, était agenouillé un cierge à la main, l'église était traversée par un courant de lumière et de larmes retenues.

Alors venait le père Cyprien, courbé sous le fardeau léger, empli d'une profonde émotion; on pouvait presque voir « la sueur et le sang » sur ses tempes, tout cela prenait pour nous l'allure d'une marche mystérieuse vers le Golgotha.

Pouvais-je imaginer à Bussy, tandis que tant bien que mal je lisais l'hexapsalme, que 17 ans plus tard à l'Institut Saint-Serge, dans la chambre de notre cher abba, il me serait donné de lire l'Évangile près de sa dépouille? (D'ordinaire, ce sont les prêtres qui lisent l'Évangile près d'un prêtre défunt. Mais nous manquions de prêtres, alors certains étudiants ont lu, et moi aussi.)

Les étagères couvertes de livres, si familières, (on ne voyait pratiquement pas les murs, que des livres), le long lit mortuaire placé en travers de la pièce, la tête vers les icônes et les veilleuses, les pieds vers nous. La dépouille émaciée de notre ami est solennellement enveloppée dans un manteau. Le visage est recouvert d'un voile brodé d'inscriptions en grec, l'Évangile est posé à droite de la poitrine, les mains sont croisées symétriquement. C'est solennel, antique, monastique, et si noble. Tout à fait comme lui.

Nous avons lu sans discontinuer. J'ai été le dernier à lire, et la dernière chose que j'ai lue, ce fut la parabole du Fils prodigue qu'il aimait tant. Il disait, en parlant de nous tous et de lui-même, que cette parabole parlait de nous. Dans tout l'Évangile, il lui portait un amour particulier.

Quand j'eus fini, le prêtre entra, et la célébration de la mise en bière commença.

1960.



La Divine Liturgie

« Le grand mystère de la piété¹ », l'Incarnation du Fils de Dieu, « le mystère caché depuis des siècles et inconnu des anges² » se renouvelle jour après jour dans la vie liturgique des chrétiens pendant la célébration eucharistique. L'Eucharistie a toujours été, est et sera toujours le centre de la vie chrétienne.

Si de nos jours la vie eucharistique s'est appauvrie, à un point tel que nous en avons quasiment perdu l'esprit eucharistique, si la Divine Liturgie célébrée dans nos églises n'est plus à nos yeux qu'un rite parmi d'autres, si la célébration d'un office d'action de grâces ou bien d'un acathiste revêt pour nous presque plus d'importance, il en allait tout autrement au temps de la vie authentique de l'Église. Jusqu'aux 15^e-16^e siècles, dans l'esprit des Byzantins et des Moscovites, l'Eucharistie était le fondement et le couronnement de leur vie au service de Dieu.

Par la suite, le processus de sécularisation envahit petit à petit notre mode de vie. Tout ce qui gravitait autour de l'Eucharistie – centre de la vie de l'homme au service de Dieu –, tous les sacrements, les prières et les rites de l'Église Orthodoxe, se sont métamorphosés en petites choses dans l'esprit des chrétiens en offices religieux appartenant à la vie privée d'une personne donnée ou d'une famille donnée, sans que personne ne se sente plus concerné par le caractère conciliaire et universel de la communauté.

Pourtant, dans les temps apostoliques, de même qu'à l'époque où Byzance, mais aussi la Russie ancienne, voyaient s'épanouir leur conscience ecclésiale, les choses étaient complètement différentes. Tout les événements de la vie d'un chrétien au sein de l'Église et de son église, se concentraient autour de la



Liturgie, étaient liés à la Liturgie, faisaient partie de son déroulement.

De fait, dans l'antiquité chrétienne déjà, le baptême des catéchumènes était célébré pendant la Liturgie de certaines fêtes qui le prévoyaient tout spécialement, comme Pâques, Noël, la Théophanie, et d'autres moments. Les auteurs du 2^e siècle et des siècles suivants mentionnent ces « liturgies baptismales » (par exemple, le saint martyr Justin le Philosophe, Sylvia Aquitaine, etc.). Le mariage et l'onction des malades faisaient également partie de la Liturgie. Le mariage était célébré avant le canon eucharistique, probablement au cours de la liturgie des catéchumènes, approximativement au moment de la lecture de l'épître et de l'Évangile ; puis les jeunes mariés communiaient aux Saints Mystères. L'onction des malades, dont le rite a connu une évolution très complexe, trouvait également sa place au sein de la Liturgie : la consécration de l'huile s'effectuait durant la proscomidie, quant à l'onction elle-même, elle avait lieu après la prière de l'ambon. Le Saint Chrême continue d'être consacré au cours de la liturgie du Jeudi Saint, tout de suite après la consécration des Saints Dons.

La consécration (l'ordination) est indissolublement liée à la Liturgie. En outre, tous les rites que la science scholastique, pour on ne sait quelle raison, ne classe pas parmi les sacrements mais qui en sont bien dans l'esprit des Pères et des auteurs chrétiens – comme la consécration d'une église, d'un antimensure, la consécration théophanique de l'eau, la tonsure monacale – d'une manière ou d'une autre coïncident avec le temps de la Liturgie ou y sont même incorporés. Même les funérailles sont habituellement précédées de la Liturgie des défunts. Ce n'est que plus tard, au fur et à mesure que la vie se sécularisait et s'éloignait de l'église, que cette relation

organique s'est détériorée, et que tous les sacrements se sont transformés dans l'esprit des fidèles, en offices privés à la demande ; plus grave encore, certains sacrements se sont vus réduits à de simples rites, quant à l'Eucharistie, elle a cessé d'être le pain spirituel quotidien.

Les saints Pères et les auteurs chrétiens nous apportent maintes et maintes confirmations de ce qui précède. Le Pseudo Denys (*De eccl. Hierarch.* III, 1) donne à l'Eucharistie le nom de « Sacrements des sacrements », et considère que « chacun des sacrements de la hiérarchie est imparfait en ce sens qu'il ne parachève pas notre communion avec l'Un ». La scholie correspondante de Maxime le Confesseur explique : « imparfait, parce qu'aucun sacrement n'est parfait sans la communion ». Saint Grégoire Palamas écrit dans sa *Confession de foi* : « Nous vénérons toutes les traditions, écrites et non écrites, de l'Église, et par-dessus tout, la très mystérieuse et toute sainte Communion, la Synaxe, la Cérémonie Sacrificielle **d'où dérivent la perfection et la sacralité de tous les autres mystères.** » Siméon de Thessalonique enseigne que « la communion sacrée est le parachèvement de toute célébration et le sceau de tout sacrement divin ».



Par ailleurs, il faut garder à l'esprit que la nature même de l'Église est eucharistique. L'Église est le corps du Christ. L'Eucharistie est également le Corps du Christ. Par conséquent, sans Eucharistie il ne peut y avoir de vie dans l'Église, il n'y a pas et il ne peut y avoir d'ecclésiologisation de la vie. De même l'Eucharistie est impensable en dehors de l'Église. Hors de l'Église on ne peut que **représenter** la Cène de Jérusalem, la

symboliser, mais non pas accomplir le Sacrifice eucharistique. En dehors de l'Église, l'Eucharistie n'apporte pas la Grâce. De même que la vie sacramentelle tout entière, l'Eucharistie n'est rien sans la puissance sanctifiante du Saint-Esprit.

Il est impossible de se limiter à la seule définition de l'Église que l'on trouve généralement dans les manuels de catéchèse : « L'Église est une assemblée de fidèles unis par une foi commune... », etc. L'Église ne peut être ramenée à ses seules propriétés canoniques et administratives. Être inscrit comme membre d'une paroisse, prendre part aux assemblées paroissiales, ne signifie pas que l'on vit au sein de l'Église. À l'instar de Youri Samarine, on ne peut pas simplement faire partie de l'Église ou en **être membre**, il faut **vivre en elle** (c'est-à-dire **par elle**). Il faut prendre une part active, réelle, concrète, à la vie de l'Église, c'est-à-dire à la vie du Corps mystique du Christ. Il faut être une partie vivante de ce Corps. Il faut participer, c'est-à-dire communier, à ce Corps. Dans son ouvrage *Mystagogie*, saint Maxime le Confesseur nous enseigne que « comme une image par rapport à son modèle, la Sainte Église de Dieu paraît exercer à notre égard la même action que Dieu ; en effet, ils sont nombreux et presque innombrables les hommes, les femmes et les enfants qui sont divisés entre eux et absolument différents les uns des autres par la naissance et l'aspect, la nation, la langue, les modes de vie, l'âge et le caractère, le métier, les manières, les mœurs et les coutumes, aussi bien que par la science, la situation et la chance, et les traits du visage et les habitudes, et qui, venant à elle, sont régénérés et recréés par elle grâce à l'Esprit ; à tous elle donne et accorde par grâce à égalité, l'unique forme et appellation divine.³ »

L'Église est le Corps, le Christ en est la Tête. L'un des meilleurs exégètes de notre Liturgie, Nicolas Cabasilas (14^e siècle),

¹ 1Tm 3, 16.

² Matines du dimanche, ton 4, theothokion.

³ Saint Maxime le Confesseur, *Mystagogie*, éd. Migne, coll. les Pères dans la foi, septembre 2005, pages 83-84.

nous enseigne avec grande clarté que nous sommes tous les membres du Corps mystique du Christ. Pour lui, l'Église n'est pas symboliquement manifestée dans le Sacrement de l'Eucharistie, mais « de même que le cœur contient déjà toutes les parties du corps, ou que les racines d'un arbre en contiennent toutes les branches, ou que le sarment de la vigne contient toutes la grappes de raisin. »

« Car il y a là, – dit-il, non seulement communauté de désignation ou analogie et ressemblance, mais identité réelle (pragmatique). » « En vérité, ce Sacrement, c'est le Corps et le Sang du Christ, qui pour l'Église du Christ est véritablement sa nourriture et sa boisson. L'Église, qui **en est une part**, ne les transforme pas en corps humain, comme pour la nourriture ordinaire, mais se transforme elle-même en eux, car le suprême (le divin) soumet le corporel. Le fer, quand il entre en contact avec le feu, devient feu lui-même (s'embrase), mais ne permet pas au feu de devenir métal. De même qu'à nos yeux le fer chauffé à blanc n'est plus fer mais feu, car les propriétés du fer semblent se dissoudre dans le feu, de même précisément, si nous pouvions voir l'Église du Christ, nous ne verrions rien d'autre que le Corps du Seigneur, puisque l'Église est unie à lui et en communion avec Sa Chair. »

Nicolas Cabasilas cite plus loin 1Co 12.27, où il est dit qu'ensemble, nous sommes « le corps du Christ, et membres chacun pour sa part. ». Il faut comprendre cela non pas comme une hyperbole, non pas au figuré comme lorsque nous parlons des membres d'une même famille, mais de façon tout à fait concrète et réelle. « Car cela signifie que les croyants, par le Sang du Christ, vivent dès maintenant leur vie en Christ, qu'ils procèdent véritablement de la Tête de ce Corps, qu'ils sont revêtus de la Chair du Christ. C'est ainsi que l'Église se révèle tout entière dans le sacrement de la communion eucharistique. »

Notre vision du monde doit être eucharistique, nous devons vivre dans un esprit eucharistique. Au cours de la Liturgie, l'Église rend grâces à Dieu « pour tous les bienfaits, manifestés ou cachés, et qui pour nous ont été faits », « pour tous et pour toutes. » Le prêtre célébrant apporte le sacrifice « pour ses propres péchés et pour les manquements du peuple », ou bien, pour reprendre la prière de saint Ambroise de Milan, il « apporte au Seigneur les douleurs des hommes, les lamentations des prisonniers, les souffrances des pauvres, la détresse des voyageurs, la douleur des infirmes, les infirmités des vieillards, les sanglots des enfants, les serments des vierges, les prières des veuves et les larmes des orphelins... »

Le prêtre et toute l'assemblée priant avec lui, tous les fidèles, doivent concentrer toute leur vie de prière dans l'Eucharistie. Nous apportons à la Coupe Eucharistique toutes nos souffrances et toutes nos joies pour les dissoudre en elle. L'Eucharistie doit englober et sanctifier la vie tout entière du chrétien, son œuvre, ses actes et ses élans.

C'est pourquoi la Liturgie et la vie eucharistique ne se limitent pas, ne peuvent pas se limiter, à présenter des dyptiques pour les vivants et les morts. La vie eucharistique ne se réduit pas à venir à l'église et à y assister à un rituel. La vie eucharistique ne se contente pas d'écouter des chants liturgiques. Le laïc ne fait simplement acte de présence, il participe activement par sa prière au drame liturgique du Golgotha, et il y communie.

Dans l'Église Une, il ne peut y avoir qu'une Eucharistie. Ce n'est en rien contredit – étant donnée le grand nombre d'Églises locales, la diversité des peuplades et des peuples qui les constituent, les évolutions historiques, la grande variété des traditions, etc. – par le fait qu'il existe une multitude de prières eucharistiques, ou d'anaphores, différentes. L'unité de l'Église et l'unité de l'Eucharistie n'impliquent aucunement que les



rites des célébrations doivent être identiques ; les variantes, les particularités locales, sont non seulement acceptables, mais elles sont importantes, car elles démontrent la catholicité de l'Église.

C'est la raison pour laquelle, au cours de l'histoire, une très grande diversité de prières eucharistiques ont fait leur apparition, prenant leur origine dans la même Cène de Jérusalem, ainsi que dans une Cène apostolique plus ou moins identique. Ainsi Renaudot, compte tenu de l'état de la science à son époque, connaissait 50 anaphores différentes chez les seuls jacobites et maronites, tandis que nous savons qu'il existe jusqu'à 15 liturgies

différentes chez les Éthiopiens. Quant à la messe occidentale, bien que plutôt standardisée dans son ensemble, elle propose plusieurs variantes de certaines prières, toutes fondées sur le même modèle eucharistique. Les liturgistes savent que dans les temps anciens la messe romaine comptait plus de 240 prières « praefatio » (initiales). La liturgie ambrosienne changeait de « praefatio » pratiquement tous les jours de l'année. La liturgie mozarabe est également riche d'une grande diversité. Le Code de l'évêque Porphyre (sans doute le plus ancien de tous les formulaires manuscrits connus du groupe des liturgies byzantines), que son propriétaire même appelait « le saphir du Sinaï », cite une grande variété de prières de l'ambon tombées aujourd'hui en désuétude, mais qui autrefois étaient utilisées pour les grandes fêtes.

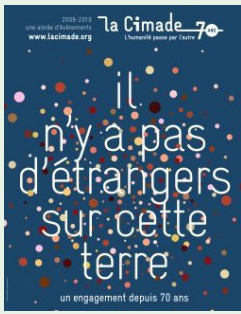
La science a catégorisé toute cette grande diversité et toutes ces variantes en plusieurs groupes (familles liturgiques), et en a soigneusement étudié la provenance, l'évolution et l'histoire. C'est ainsi que l'esprit curieux du chrétien et membre de l'Église se trouve confronté à la nécessité d'étudier en détail le Mystère chrétien le plus essentiel. Cette étude doit être menée dans différentes directions ; notre interprétation de la Liturgie Divine doit avoir un caractère aussi bien historico-liturgique que théologique.

En d'autres termes, il nous faut étudier non seulement l'histoire du rite, mais également son contenu théologique, car il ne faut jamais oublier, que pour la conscience ecclésiale chrétienne, l'office divin est la philosophie vivante et vitale de l'Orthodoxie, et non pas simplement un rite, comme se le représentent ceux qui vivent en dehors de l'Église. Ou bien, pour reprendre les paroles de saint Irénée de Lyon, il faut dire : « notre façon de penser s'accorde avec l'Eucharistie, et l'Eucharistie en retour confirme notre façon de penser. »⁴

Archimandrite Cyprien Kern
L'Eucharistie (traduction privée)



⁴ Contre les hérésies, chapitre IV, 18, 5.



La Cimade, Service œcuménique d'entraide, a 70 ans. Sa mission, telle qu'elle la définit elle-même, est « de manifester une solidarité active avec ceux qui souffrent, qui sont opprimés et exploités, et d'assurer leur défense, quelles que soient leur nationalité, leur position politique ou religieuse. ».

Le dimanche 28 novembre 2010, lors du rassemblement œcuménique marquant les 70 ans de l'organisation, le père Nicolas Lacaille a prononcé une homélie.

Commentaire de l'Épître de saint Paul aux Galates, chapitre III, versets 26-28

Je dois avouer que le commentaire de ces versets, au regard du sujet qui nous réunit, m'est apparu presque contradictoire, dans un premier temps.

« *Oui, vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu le Christ.* » Alors : « *Il n'y a plus ni juif, ni grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre...* ».

Que deviennent ceux qui ne sont pas baptisés ? Ils sont enfants de qui ? Ceux qui ne croient pas, ceux qui ne croient en rien, qui n'ont pas la foi ! Sont-ils « *filis de Dieu* » ? Comment peuvent-ils être « *un en Jésus Christ* » ceux-là, ainsi que ceux qui n'ont pas la même foi..., ceux qui ne peuvent même pas se réclamer d'Abraham.

Lorsque Paul écrit aux Galates, il est inquiet, il est même en colère : « *Ô Galates stupides...* », lance-t-il au début du Chapitre III, parce qu'ils ne se sont pas libérés de la « loi » : « *Est-ce en raison de la pratique de la loi que vous avez reçu l'Esprit, ou parce que vous avez écouté le message de la foi ?* »

Le Christ dit en Mt V, 17 : « *N'allez pas croire que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir.* » Cette affirmation du Christ est clairement expliquée en Mt XXII, 37-40, lorsqu'il répond au scribe qui le met à l'épreuve : « *Maître, quel est le plus grand commandement de la Loi ?* », Jésus répond : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit : voilà le plus grand et le premier commandement. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. A ces deux commandements se rattache toute la Loi, ainsi que les Prophètes.* » Paul le rappelle d'ailleurs fermement aux Galates au chapitre V, versets 13 à 15 : « *[...] par l'amour mettez-vous au service les uns des autres. Car la loi tout entière trouve son accomplissement en cette unique parole : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Mais, si vous vous mordez et vous dévorez les uns les autres, prenez garde : vous allez vous détruire les uns les autres.* » Voilà donc tout le sens « *de la loi et des prophètes* » accompli dans le Christ Jésus venu pour sauver le monde, pour sauver l'homme, tous les hommes, sans aucune exception. Car si Paul s'adresse en l'occurrence aux baptisés, nous serions pire que les plus inflexibles des pharisiens, et plus hypocrites encore, si nous ne comprenions pas que cette loi indicible ne s'appliquait pas seulement aux baptisés mais à tous les Hommes, à toute la création ! Est-il nécessaire de rappeler ici la parabole du samaritain !



Le voilà donc, le lien entre ce texte et ce qui nous réunit ! Il n'y a pas d'autre loi, aucune loi promulguée par les Hommes ne peut séparer les hommes. Aucune loi ne peut trier, classer, discriminer, avantager tel ou tel ou le léser. Aucune idéologie, aucune frontière, aucune raison

d'état, aucune situation économique ne justifie d'imposer par la loi une quelconque différence entre les Hommes. C'est ce que nous devons avoir présent à l'esprit.

Ceux qui reçoivent, par le baptême, le sceau du don du Saint Esprit, le sceau de la foi, ne peuvent se référer à une quelconque loi, d'où qu'elle vienne, pour nommer l'autre comme étranger ! Non : « Il n'y a pas d'étrangers sur cette terre. »

Cette affirmation n'est certes pas l'apanage du christianisme, mais le chrétien mû par l'Esprit ne peut emprunter un autre chemin que celui de l'Amour absolu. « Revêtu du Christ » par le baptême, il n'y a plus ni juif, ni grec...

Mais par la Divinité du Christ et par son humanité, unies parfaitement, toute vie humaine est contenue en Lui et appelée à prendre la part de divinité qui lui revient, qui lui est proposée en tout cas : « *L'homme est un animal qui a reçu vocation de devenir Dieu* » dit Basile le Grand. « [...] *une histoire personnelle et collective – le collectif étant une dimension du personnel et non l'inverse [...]* » précise Olivier Clément, car : « *L'Homme est à l'image de Dieu parce qu'il échappe à toute définition, comme Dieu lui-même.* »

L'Homme échappe donc à toute définition, il n'est pas qualifiable par ce qu'il veut bien montrer de lui-même, il n'est pas définissable par le statut qu'il occupe dans ce monde ou qu'on lui prête, bon gré mal gré, pas même par ses actes qui, si souvent, lui échappent... L'Homme ne peut être que le « prochain », le « semblable et le différent », l'autre sans lequel personne n'existe, sans lequel l'humanité n'a pas de sens.

Si l'on prend conscience que sans « l'autre » nous ne sommes rien, qu'il soit proche ou lointain, alors on peut envisager cette humanité, divisée certes, et pourtant indivisible que nous annonce le Christ. « *Si un membre souffre, tous les membres partagent sa souffrance ; si un membre est glorifié, tous les membres partagent sa joie. Or vous êtes le corps du Christ et vous êtes ses membres, chacun pour sa part* », dit encore Paul dans 1Co XII, 26-27.

« *Chacun pour sa part* » est bien l'affirmation que pas un seul Homme vivant, défunt ou à naître n'est écarté du plan divin : « *C'est toute la nature (humaine) s'étendant du début à la fin (de l'histoire) qui constitue l'image unique de Celui qui est* », écrit Grégoire de Naziance.

Je voudrais reprendre quelques réflexions d'Olivier Clément, qu'il étai de citations de Jean Climaque, d'Évagre le Pontique et d'autres, mais qui seraient trop longues à citer : « *L'amour du prochain est plus important que la prière.* » ; « *Le service concret des autres, avec le détachement de soi, la patience, l'affection vraie qu'il implique, vaut mieux que toute mortification.* » Enfin « *Même le livre des Évangiles, mieux vaut le vendre s'il n'y a plus d'autres moyens de nourrir les affamés. Le don de vie vaut mieux que le livre le plus saint. Surtout quand le livre exige le don de vie.* »

Pour terminer, comment ne pas rendre hommage à tous ceux et celles qui, au sein de CIMADE, chrétiens ou non, croyants ou non, ont compris que l'humanité est indivisible et forme un corps, souffrant certes, mais capable de guérison tant qu'il reste un peu d'amour quelque part. Il n'y a aucun sentimentalisme dans ces propos, la guérison nécessite parfois des traitements durs, douloureux et même agressifs... Le combat contre toutes les injustices, pour la reconnaissance de l'autre, paraît sans fin, il est souvent épuisant, inégal... Mais le découragement est sans doute le pire des péchés, sinon par sa gravité du moins par ses conséquences ! Car nier l'autre, c'est se nier soi-même et renier le Christ. Pas un chrétien ne veut cela, il doit s'en souvenir à chaque instant, il le désire et doit le vivre !

Pèlerinage en Terre Sainte

Il est très difficile de raconter en quelques lignes un pèlerinage en Terre Sainte, tant les impressions sont fortes et nombreuses. Je ne ferai donc pas un récit de notre voyage, mais je voudrais souligner quelques points marquants.

Tout d'abord **l'ambiance générale du pèlerinage** : être avec un groupe de chanteurs était une réelle chance. À chaque endroit que nous visitons, nous chantons le tropaire, le kondakion, le mégalynaire ou des stichères, et nous lisons le passage de l'Écriture en lien avec le lieu. Cette démarche transforme le pèlerinage en une actualisation constante du mystère de notre salut. C'était la fête, là où nous étions. Quelle intensité quand, faisant la queue pour entrer dans le tombeau du Christ, nous chantions « Ayant contemplé la Résurrection du Christ,... » ! Nous attendions dans une atmosphère totalement autre que celle d'une foule faisant la queue pour admirer un quelconque trésor de l'humanité : nous nous préparions à vénérer



le tombeau vide, cœur de notre foi. De même, sortant dimanche matin de la liturgie nocturne à la basilique de la Résurrection, nous avons vraiment eu l'impression d'être à Pâques, et nous nous sommes salués naturellement de la salutation pascale.

Un autre fait marquant, est que nous sommes pèlerins venant après **une chaîne ininterrompue de pèlerins**. À la suite de la Mère de Dieu, dont la Tradition rapporte qu'elle se rendait quotidiennement au Golgotha et au tombeau de son divin Fils, ainsi des chrétiens se rendent et vénèrent depuis les tout premiers

débuts de l'Église les différents lieux liés à la vie terrestre de notre Seigneur Jésus-Christ. Le plus significatif est que cette longue tradition est très souvent confirmée par les résultats de l'archéologie.

On réalise aussi sur place **des choses extraordinaires**. Il est d'usage de parler de la Pentecôte comme de la naissance de l'Église, mais l'on sent bien que l'on ne peut pas séparer la Pentecôte de la Sainte Cène et de l'institution de l'Eucharistie, sacrement de l'Église. Ce lien est manifeste dans la géographie, car ces deux événements ont eu lieu au même endroit, la chambre haute sur le Mont Sion. Bien sûr on sait tout cela, mais le fait de lire dans cet endroit les deux passages scripturaires de la Pentecôte et de la Sainte Cène (passage qui se retrouve non seulement dans les quatre Évangiles, mais aussi dans l'Épître de saint Paul aux Corinthiens) rend cette réalité très concrète, et nous pouvons dire alors les paroles du psalmiste comme étant les nôtres : « Mais Sion est notre mère, peut dire chacun, car en elle tout homme est né » (Ps 86).

Il y a aussi des petites choses très impressionnantes, en ce sens qu'elles rendent très palpable notre foi. L'exemple le plus frappant est vraisemblablement la faille dans le rocher qui est représentée sur les icônes de la crucifixion, et qui est visible avec exactement la même forme au Golgotha dans la chapelle, sous le lieu vénéré comme celui de la crucifixion.

Mais la Terre sainte, ce n'est pas seulement les lieux de la vie terrestre du Christ, c'est aussi le lieu où vivent encore aujourd'hui des chrétiens, de moins en moins nombreux, qui essaient de vivre leur foi dans des situations extrêmes. Tout d'abord notre guide, Sacha, jeune orthodoxe américain polyglotte, qui est venu en pèlerinage il y a dix ans avec sa famille et qui est resté là au service de l'Église. Il travaille comme guide pour les touristes, et assure



des tâches administratives à la chancellerie patriarcale ainsi qu'au sein d'une œuvre philanthropique avec laquelle il visite des prisonniers. Grâce à son érudition, son humour et ses nombreux contacts, nous avons vécu un pèlerinage tout à fait exceptionnel. Lui aussi, nous a avoué que ce fut une expérience particulière, car c'était la première fois qu'il faisait le guide en français et c'était également la première fois qu'il avait autant rigolé.

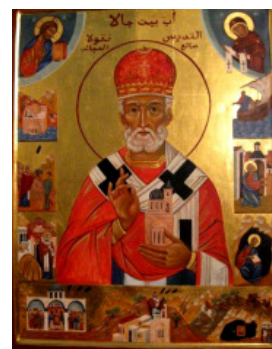
L'une des visites les plus marquantes, fut celle de l'église construite sur la grotte des dix lépreux, qui fut en son temps un monastère, mais qui est maintenant une petite paroisse desservant les 16 familles chrétiennes vivant dans une ville de 6000 habitants musulmans. La gardienne, une jeune femme mère de trois enfants, les envoie dans une école chrétienne à 20 minutes en transport, pour leur permettre de vivre leur foi un peu plus facilement.



Un autre temps fort fut la visite et la célébration au monastère de saint Saba de la vigile, à l'occasion de la fête du retour de ses reliques de Venise à Jérusalem puis au monastère. L'office, qui dura de 20h00 à 6h30 du matin sans qu'il y ait de longueur, fut chanté en grec et en arabe. La célébration avec le patriarche fut identique à celle décrite par l'Archimandrite Antonin, chef de la mission ecclésiastique russe, dans ses notes pour l'année 1865. Le repas monastique fut partagé avec les invités après l'arrivée du patriarche et avant un petit temps de repos pour entamer la veille

de l'office. Ce monastère, accroché à flanc de roche dans le désert, sans électricité et quasiment sans eau, donne véritablement l'impression de n'être pas vraiment de ce monde.

Nous avons également eu la joie de nous rendre à la paroisse Saint-Nicolas à Beit-Jala, dans la banlieue de Bethléem, marquée dans son histoire par tous les événements tragiques de ce pays, mais toujours protégée par saint Nicolas. Une icône contemporaine vénérée dans l'église retrace les miracles accomplis par ce saint dans cette paroisse. Nous y avons été accueillis par Marie, la matouchka russe d'un jeune prêtre arabe rencontré à saint Saba, le père Paul, Abouna Boulos.



Nous avons aussi eu la chance de célébrer la Divine Liturgie au puits de Jacob, que surplombe une belle église toute neuve où se trouvent les reliques de l'higoumène précédent, le saint hiéromartyr Philoumène, assassiné au puits en 1979 et canonisé en 2009. Voici mêlé en un même endroit, les lieux saints et la vie contemporaine de l'Église, marquée par le martyre.

Malheureusement les lieux saints, ce sont souvent aussi des lieux sans communauté, où un moine dépense toute son énergie à maintenir le sanctuaire pour l'accueil des pèlerins.

Nous avons rencontré le patriarche Théophile, très humble et très souriant.

Il nous a accueilli et nous a dit l'importance de ce pèlerinage sur les lieux de la vie du Christ pour nous, mais aussi pour eux, Chrétiens en Terre Sainte, et en particulier pour le patriarcat qui joue un rôle unique, étant la seule communauté chrétienne indépendante de toute puissance étrangère.



Ce fut aussi une découverte et un choc de voir ce jeu des religions et des communautés chrétiennes entre elles. Les Chrétiens face aux Juifs et aux Musulmans, sont un peuple à part, les seuls, par exemple, à pouvoir vénérer les tombeaux des patriarches à Hébron : cet unique bâtiment renferme d'un côté une mosquée et de l'autre une synagogue, mais depuis un massacre perpétré par un extrémiste juif, des contrôles militaires aux deux entrées empêchent les juifs d'entrer à la mosquée et les musulmans à la synagogue. Seuls les chrétiens peuvent franchir ces deux barrages pour vénérer les tombeaux d'Abraham et Sara, d'Isaac et Rebecca et de Jacob et Léa.

La situation est plus délicate entre les Chrétiens. La cohabitation, difficile et parfois orageuse, est régie par des accords qu'il ne faut en rien transgresser, mais qu'il ne faut pas non plus diminuer. Ainsi la liturgie orthodoxe dans tel endroit doit absolument être terminée pour 8h00, afin de laisser la place aux Arméniens ou aux Latins. Avant la fin de la liturgie, on commence à tout ranger, icônes, tapis, cierges, troncs, mais si tout est fini avant l'heure dite, on continue à chanter tropaïres et hymnes, pour occuper le terrain jusqu'à 8h00. Cette petite « guéguerre » peut paraître absurde, mais elle est le seul moyen pour que chacun puisse prier dans les lieux saints dans sa propre tradition. Tous les lieux ne sont pas aussi favorables que la maison des Noces à Cana qui était assez grande pour y construire à la fois l'église grecque et l'église latine, et faire passer la rue entre les deux.



Le couronnement de ce pèlerinage fut la visite au monastère Sainte-Catherine du Sinai. Pendant tout le pèlerinage nous nous sommes interrogés pour savoir s'il était vraiment raisonnable d'aller là-bas, de faire deux jours de route pour ne passer que la nuit avec la liturgie au monastère. Finalement, nous avons décidé de faire ce voyage. Dimanche matin, nous avons pris un peu de repos après la liturgie nocturne, puis nous avons embarqué dans notre bus, direction l'Égypte. À la frontière, nous avons dû changer de bus et nous sommes finalement arrivés au monastère pour la fin des vêpres et l'office de complies.

Après cela nous avons fait une rapide promenade en montant au-dessus du monastère, mais nous avons été rattrapés par la nuit qui tombe à 17h00. Après le dîner et la nuit à l'auberge à côté du monastère, nous nous sommes retrouvés à l'église pour les matines et la liturgie. Ce fut un office monastique dans toute sa tenue et sa sobriété. Après la vénération des reliques de sainte Catherine, nous avons pu visiter le musée d'icônes qui renferme des trésors, en particulier les rares exemples d'icônes de la période pré-iconoclaste. Nous avons pu apprécier de n'avoir visité le musée qu'avec les pèlerins, quand, avant de repartir, nous avons vu le flot de touristes déferlant sur le monastère. Cette visite a vraiment été ressentie par tous comme le couronnement du pèlerinage, avec l'espoir de pouvoir y revenir pour quelques jours pour faire l'ascension du Mont et voir les ermitages qui marquent divers lieux saints de cette montagne sacrée.

Voici, raconté en quelques lignes, un pèlerinage qui fut un moment ecclésial particulier très intense, mais qui donne également, une fois revenus à la maison, une nouvelle dimension à la lecture de l'Écriture sainte et à la célébration des fêtes liturgiques.

Père Serge et Anne Sollogoub

À propos de notre paroisse

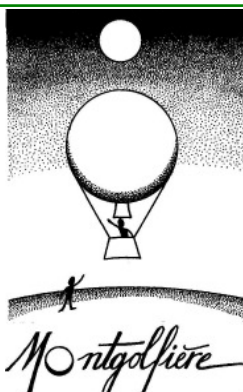
Vendredi 21 janvier à 20h30 : Dans le cadre de la Semaine de l'unité des chrétiens, une célébration œcuménique sera célébrée en l'église Saint-Martin de Meudon. Les orthodoxes chanteront un psaume, pour lequel une répétition aura lieu le **dimanche 16 janvier après la liturgie**.

Dimanche 30 janvier : catéchèse des enfants.

Avez-vous pensé à régler votre cotisation à la paroisse ?

La paroisse est habilitée à recevoir des dons. Vous avez la possibilité de bénéficier d'une réduction d'impôts égale à 65% des dons versés dans la limite de 10% de votre revenu imposable.

Les dons et les cotisations versés au trésorier de la paroisse sont à régler à l'ordre de "Association Saint-Jean", soit par chèque bancaire, soit par versement au crédit du compte bancaire Association Saint-Jean, Société Générale Défense Leclerc Banque 30003 – agence 03832 – n° de compte 00037265531 clé 68.



Montgolfière

Depuis de nombreuses années, notre paroisse soutient l'association Montgolfière, qui aide les demandeurs d'asile et les réfugiés en les accompagnant dans leurs démarches auprès des autorités.

Montgolfière connaît actuellement de très graves difficultés, mettant en danger son existence même.

Lors de l'assemblée générale du 12 décembre 2010, nous avons décidé de verser à Montgolfière la quête de Carême de l'année 2010. Par ailleurs, nous lui consacrerons en 2010-2011 deux quêtes par mois au lieu d'une.

Mais cela risque de ne pas suffire. **Toute l'aide que chacun de nous pourra apporter sera la bienvenue, tant elle est nécessaire.**

Voici les coordonnées de l'association :

Montgolfière, association (loi 1901) d'aide aux demandeurs d'asile

5, rue de Charonne, 75011 Paris. Téléphone : 01 43 55 01 06.

Courriel : montgolfiere.refugie@free.fr

Calendrier liturgique

Samedi 15 janvier	18h00	Vigile	Ton 1
Dimanche 16 janvier	10h00	Proskomidie et Liturgie	
Samedi 22 janvier	18h00	Vigile	Ton 2
Dimanche 23 janvier	10h00	Proskomidie et Liturgie	

Synaxe des nouveaux martyrs et confesseurs de Russie

Samedi 29 janvier	18h00	Vigile	Ton 3
Dimanche 30 janvier	10h00	Proskomidie et Liturgie	

Synaxe des saints Hiérarques Basile le Grand, Grégoire le Théologien et Jean Chrysostome

Samedi 5 février	18h00	Vigile	
Dimanche 6 février	10h00	Proskomidie et Liturgie	

Report de la Sainte Rencontre de Notre Seigneur Jésus-Christ

Dimanche de Zachée

Samedi 12 février	18h00	Vigile	Ton 5
Dimanche 13 février	10h00	Proskomidie et Liturgie	

Dimanche du Publicain et du Pharisien

Samedi 19 février	18h00	Vigile	Ton 6
Dimanche 20 février	10h00	Proskomidie et Liturgie	

Dimanche du Fils Prodigue

Samedi 26 février	18h00	Vigile	Ton 7
Dimanche 27 février	10h00	Proskomidie et Liturgie	

Dimanche du Jugement Dernier

Semaine des laitages

Samedi 5 mars	18h00	Vigile	Ton 8
Dimanche 6 mars	10h00	Proskomidie et Liturgie	

Dimanche de l'Exil d'Adam

18h30 Vêpres

Rite de demande du pardon mutuel

Entrée dans le Grand Carême

Lundi 7 mars	19h00	Grandes complies avec lecture du grand Canon de St André de Crète	
Mardi 8 mars	19h00	Grandes complies avec lecture du grand Canon de St André de Crète	
Mercredi 9 mars	19h00	Grandes complies avec lecture du grand Canon de St André de Crète	
Jeudi 10 mars	19h00	Grandes complies avec lecture du grand Canon de St André de Crète	
Vendredi 11 mars	19h00	Vêpres et Liturgie des présanctifiés	
Samedi 12 mars	18h00	Vigile	Ton 1
Dimanche 13 mars	10h00	Proskomidie et Liturgie	

Premier dimanche du Grand Carême : du Triomphe de l'Orthodoxie

Répartition des services

Toutes les bonnes volontés sont bienvenues. Pour vous inscrire, contactez Élisabeth Toutounov.

		Prophores	Café et fleurs	Vin et eau
16 janvier	Anne von Rosenschild	Olga Victoroff	Daniel Kadar	-
23 janvier	Sophie Tobias	Hélène Lacaille	Jean-François Decaux	-
30 janvier	Anne Sollogoub	Lucile et Pierre Smirnov	Lucile & Pierre Smirnov	Ménage collectif
6 février	Hélène Lacaille	Juliette Kadar	Catherine Hammou	-
13 février	Élisabeth Sollogoub	Marie Prévot	Élisabeth Toutounov	-
20 février	Catherine Hammou	Marie-Josèphe de Bièvre	Hélène Lacaille	Ménage collectif
27 février	Magdalena Gérin	Danielle Chveder	Cyrille Sollogoub	-
6 mars	Juliette Kadar	Anne Sollogoub	Daniel Kadar	-
13 mars	Anne von Rosenschild	Denise Trosset	Jean-François Decaux	Ménage collectif

Les prises de position dans les articles publiés ne reflètent que l'opinion personnelle de leurs auteurs

Directeur de la publication : Archiprêtre Serge Sollogoub.

Équipe de rédaction : Archiprêtre Nicolas Lacaille, Sophie Morozov, Élisabeth Toutounov.

Expédition : Élisabeth Toutounov.

Si vous souhaitez rejoindre l'équipe de rédaction ou contribuer à un prochain numéro, adressez vos demandes à Élisabeth Toutounov, 13 rue Guy Gotthelf, 91330 Yerres, 0169491539, etoutounov[at]orange.fr

L'ensemble des articles publiés peuvent être reproduits avec l'indication de la source : Feuillet Saint-Jean.

Visitez notre site : www.saint-jean-le-theologien.org